

Mais Dieu ne m'abandonna pas ; je crois que ma sainte mère priait pour moi dans le ciel. Je devins commerçant et Dieu bénit toutes mes entreprises. J'épousai celle qui fait le bonheur de ma vie et que le bon Dieu avait choisie pour moi dans sa miséricorde. Joséphine était si bonne, si pieuse, qu'elle ne m'eût jamais épousé si elle m'avait bien connu. Mais moi, je simulai des sentiments religieux que je n'avais pas dans l'âme ; j'eus le triste courage de jouer une honteuse comédie. Le mariage eut donc lieu.

Peu de temps après notre mariage, je jetai le masque ! Ma pauvre femme faillit en mourir de douleur. Elle pria, elle supplia ; ce fut en vain. Je l'aimais et pourtant j'avais le triste courage de me moquer d'elle tout haut, lorsque je la voyais faire ses dévotions, le soir, devant un petit autel de saint Joseph ou de la sainte Vierge.

Un jour, il y a de cela cinq ans, je lui avais fait pour sa fête, le 18 mars, un riche présent. Elle l'accepte en me remerciant cordialement, mais elle ajoute ensuite d'une voix hésitante :

“ Il y a un autre présent qui, seul, me rendrait heureuse.

“ — Ce serait ?... ”

“ — Ton âme, mon cher ami. ”

Et là-dessus, sa voix fut étouffée par des sanglots. Je m'efforçais de la consoler mais inutilement ; elle ne cessait de pleurer.

“ — Demande-moi ce que tu voudras, lui dis-je assez ému, je te promets de le faire.

“ — Alors, viens ce soir avec moi à l'église. Il y aura un sermon et un salut.

“ — Si c'est là tout ce que tu veux, ma chère amie, tu peux sécher tes larmes ; je t'accompagnerai. ”

J'allai donc à l'église avec ma femme.

L'Eglise était pleine de fidèles. Le prêtre monte en chaire, et quoiqu'il parlât très bien, me laissa pourtant assez froid et indifférent. Une seule chose me frappa